

Bulletin Baudelairien



Point et Courbe par Manet 1862.

Imp. A. Salmon.

Été 1973

Tome 9, N° 1

Bulletin Baudelairien

Comité de rédaction:

W. T. BANDY; J. S. PATTY; Claude FICHOIS; R. P. FOGGENBURG

Publié deux fois par an, l'été et l'hiver, à Nashville, Tennessee, U. S. A. Veuillez adresser toute correspondance au

BULLETIN BAUDELAIRIEN
Box 1514, Station B
Vanderbilt University
Nashville, Tennessee 37235

Abonnement annuel (2 numéros)

\$2.00
Par avion \$3.00

Le montant des abonnements doit être adressé,
soit par chèque bancaire, soit par mandat, au

BULLETIN BAUDELAIRIEN

BULLETIN BAUDELAIRIEN

Tome 9, N° 1

Eté 1973

SOMMAIRE

MILTON ET "LE BEAU NAVIRE" par Douglas P. Collins.....	3
L'IVRESSE DU HASCHISCH par J. H. B. Bennett et F. W. Leakey.....	6
UNE LETTRE INEDITE A PINCEBOURDE par B. G. Réizov et Cl. Pichois.....	9
A PROPOS DE QUELQUES-UNS DES VINGT-QUATRE AMIS DE BAUDELAIRE par Jean-François Delesalle.....	12
BAUDELAIRE DEVANT LA CRITIQUE ANGLAISE (1861-1867) par T. H. Parke.....	15
<u>NOTES</u>	
REPONSE A UNE QUESTION par Jean-François Delesalle.....	21
"A UNE JEUNE SALTIMBANQUE" (Une date à corriger) par W. T. Bandy.....	22
LE SEUL MOYEN DE NE JAMAIS S'ENNUIYER par Cl. P.	23
SUR ROGER MARTIN DU GARD par Cl. P.	23
<u>INFORMATIONS</u>	24

MILTON ET "LE BEAU NAVIRE"

L'image du navire, dans laquelle Henri Peyre verrait volontiers "le symbole même de l'art baudelairien"¹, se range sans doute parmi les images les plus suggestives et caractéristiques dans l'oeuvre du poète. Une illustration des plus frappantes de cette image s'observe dans Le Beau Navire où Baudelaire compare la démarche rythmée d'une femme qui passe à un voilier qui glisse sur les eaux.

Quand tu vas balayant l'air de ta jupe large,
Tu fais l'effet d'un beau vaisseau qui prend le large,
Chargé de toile, et va volant
Suivant un rythme doux, et paresseux et lent.

Sur ton cou large et rond, sur tes épaules grasses,
Ta tête se pavane avec d'étranges grâces;
D'un air placide et triomphant
Tu passes ton chemin, majestueuse enfant,

Pour Crépet et Flin ces vers rappellent deux passages de Ponsard tirés du Discours à très-illustre et princesse Marie Stuart, Royne d'Ecosse²:

Un crespé long, subtil et délié,
Ply contre ply retors et replié,
Habit de duciel, vous sert de couverture
Depuis le chef jusques à la ceinture,
Qui s'enfle ainsi qu'une voile, quand le vent
Souffle la barque et la pousse en avant.

[.....]

Tous les jardins blanchissoient sous voz voilles,
Ainsi qu'au mast on voit blanchir les toilles
Et se courber bouffantes sur la mer,
Quand les forsats ont cessé de ramer:
Et la galere, au gré du vent poussée
Flot desur flot s'en va toute elancée,
Sillonnant l'eau, et faisant d'un grand bruit
Pirouëter la vague qui la suit.
Lors les rochers, bien qu'ils n'eussent point d'âme,
Voyant marcher une si belle dame...
Vous contemploient comme une chose sainte...³

Nous retrouvons la même comparaison dans le Samson Agonistes de Milton. Alors que Samson est dans la prison, le choeur décrit Dalila:

Rut who is this, what thing of Sea or Land?
Female of sex it seems,

That so bedeckt, ornate, and gay,
 Comes this way sailing
 Like a stately Ship
 Of Tarsus, bound for th' Isles
 Of Javan or Gadire
 With all her bravery on, and tackle trim,
 Sails fill'd, and streamers waving,
 Courted by all the winds that hold them play,
 An Amber scent of odorous perfume
 Her harbinger, a damsel train behind;
 Some rich Philistian Matron she may seem,
 And now at nearer view, no other certain
 Than Dalila thy wife⁴.

Voici ce que deviennent ces vers admirables sous la plume d'un traducteur de la monarchie de Juillet⁵:

Mais qu'est ceci? Quel est cet objet produit par la terre ou la mer? Son sexe annonce une femme. Elle suit ce chemin, si parée, si ornée, si éclatante, qu'on croirait voir un orgueilleux vaisseau de Tarse, destiné aux fles de Javan ou de Cades, chargé de tous ses ornements et de toutes ses verveues avec ses voiles déployées et ses banderoles flottantes, le jouet des vents qui les caressent. L'odeur d'un parfum ambré la précède, un brillant cortège l'accompagne; elle paraît quelque riche matrone des Philistins, et maintenant qu'elle est plus près, elle n'est autre, n'en doutons pas, que Dalila, ta femme.

Tout baudelairiste sait l'intérêt que le poète portait au Satan de Milton, l'archange rebelle du Paradis perdu, mais rien ne permet de découvrir chez Baudelaire une connaissance plus approfondie de Samson. Le seul indice que nous ayons à ce sujet est très faible. L'édition Crépet-Blin produit comme une source possible de De profundis clamavi un passage de Samson cité par Chateaubriand dans son Essai sur la littérature anglaise⁶. Il va sans dire que cet indice ne nous autorise nullement à éliminer comme une source d'inspiration possible le poème de Ronsard, qui reste à certains égards le plus convaincant des deux textes. Mais pour autant que l'on admette la réaction favorable de Baudelaire et d'autres écrivains français de son époque à la poésie miltonienne (Chateaubriand, Lamartine et Vigny, entre autres), le passage de Samson mérite peut-être d'être retenu comme une source possible avec les passages relevés par Crépet et Blin. Le passage de Samson, si Baudelaire l'a lu en anglais, a même pour lui cette vraisemblance que dans le texte original Ship est féminin, l'assimilation de la femme au navire s'opérant pour ainsi dire naturellement.

Douglas P. Collins

notes

¹"L'Image du Navire chez Baudelaire," MLM, XLIV, 7 (Nov., 1929), p. 449.

²Charles Baudelaire, Les Fleurs du Mal, éd. Jacques Crépet et Georges Blin (Paris, 1942), p. 384.

³Pierre de Ronsard, Oeuvres complètes, vol. XIV, éd. Paul Laumonier (Paris, 1949), p. 153-154. Le titre est "Élégie".

⁴John Milton, Complete Poems and Major Prose, éd. Merritt Y. Hughes (New York, 1957), p. 568-569.

⁵Oeuvres choisies de Milton, [...] . Traduction nouvelle avec le texte en regard, Paris, Charles Gosselin, 1839, p. 197. Cette traduction a paru anonyme. Le catalogue de la Bibliothèque Nationale l'attribue sans hésitation au baron Joseph Bruno Marie Constantin Kervyn de Lettenhove.

⁶Crépet et Blin, p. 352.

L'IVRESSE DU HASCHISCH

Le Poème du haschisch parut d'abord, on le sait, dans le numéro du 30 septembre 1859 de la Revue contemporaine, sous le titre "De l'Idéal artificiel — Le Haschisch"; jusqu'ici, c'était la seule version préoriginale qu'on connût de ce texte, le volume des Paradis artificiels réunissant le Poème du Haschisch et Un Mangeur d'opium devant ensuite paraître vers la fin de mai 1860. Or des recherches entreprises conjointement nous ont récemment permis de retrouver, dans la Chronique parisienne du 19 novembre 1858, une publication supplémentaire d'une partie au moins (le début du dernier chapitre) du Poème du haschisch — toujours d'après le texte de la Revue contemporaine mais sous un titre factice et jusqu'ici inconnu: "L'Ivresse du haschisch".

Cette (nouvelle) Chronique parisienne, dont le rédacteur en chef était Jules Lecomte, eut d'abord, pendant quelques mois (février-septembre 1858), pour titre: Les Chroniqueurs parisiens. Sous son titre définitif, paraissant trois fois par semaine, elle allait durer quelque deux ans (1858-1860), et compter parmi ses rédacteurs plusieurs amis ou connaissances de Baudelaire: Gautier, Janin, Murger, Nadar, H. de Pène, Aurélien Scholl, Louis Lurine, etc.; elle se composait d'ailleurs presque entièrement (recette assez facile) d'extraits tirés d'autres périodiques et groupés sous de diverses rubriques. C'est sous la rubrique, précisément, des "Chroniqueurs parisiens" (rappelant le premier titre du journal) qu'on trouve, le 18 novembre 1858 (p. 4, col. 2), le texte de Baudelaire. En voici le début et la fin, le reste étant, à une exception près, signalée plus bas conforme à la version de la Revue contemporaine.

L'IVRESSE DU HASCHISCH

Toutes les ivresses sont contenues dans cette ivresse;
mais le lendemain! le terrible lendemain! tous les organes
relâchés, fatigués, [etc.]

[.....]
[...] consentant à perdre une parcelle de cette précieuse
substance.

Charles Baudelaire. (Revue contemporaine.)

En fait, et malgré l'indication finale, cet extrait diffère par deux détails du texte de la Revue contemporaine. La seconde de ces deux différences n'a qu'une importance minime et pourrait résulter d'une simple erreur de typographe: aux mots, "Or, nous connaissons assez bien la nature humaine", il a été ouvert un nouveau paragraphe, là où dans la Revue contemporaine (p. 304) cette phrase suivait directement, sans alinéa, la phrase précédente. La première différence des deux textes est en revanche plus intéressante: alors que dans la Revue contemporaine le dernier chapitre (aucun plus tard, dans Les Paradis artificiels de 1860, Baudelaire choisira de donner le sous-titre "Morale") avait commencé par les mots: "Mais le lendemain! le terrible lendemain! etc.", ici ces mots se trouvent précédés d'une phrase liminaire entièrement nouvelle: "Toutes les ivresses sont contenues dans cette ivresse" — phrase qui, de plus, ne figure nulle part ailleurs dans Le Poème du haschisch. Il est

vrai que, dès la septième page du texte de la Revue contemporaine (p. 280), nous tombons sur la formule "l'ivresse du haschisch" — formule qui se répètera passim pour être enfin reprise comme titre dans la Chronique parisienne — et qu'à la page suivante nous rencontrons non seulement la phrase "toutes ses ivresses", mais aussi l'idée d'une totalité de jouissances:

Voilà donc le bonheur! il remplit la capacité d'une petite cuiller! le bonheur avec toutes ses ivresses, toutes ses folies, tous ses enfantillages!²

Il est évident qu'ayant choisi de reproduire ce début du dernier chapitre du Poème du haschisch (sans doute autant pour sa forte "moralité" que pour l'intérêt de l'anecdote concernant Balzac), le rédacteur de la Chronique parisienne ne pouvait se contenter de le laisser tel quel, sans antécédent quelconque pour expliquer et justifier tant le "Mais" qui ouvre le chapitre que le nouveau titre factice (L'Ivresse du haschisch) puisé déjà dans les chapitres précédents. Le rédacteur a-t-il donc fait appel à Baudelaire pour lui fournir la transition désirée? Cela nous semble peu probable. N'est-ce pas plutôt qu'ayant cherché en vain cette transition dans les chapitres précédents, le rédacteur s'est vu obligé de la "fabriquer" lui-même, d'après la phrase (précitée) de la page 281³?

Dans le premier des deux cas, nous aurions affaire à une authentique variante d'auteur (authentique encore que circonstancielle); dans le second cas, au contraire, il ne s'agirait que d'une simple "combinaison" de journaliste, destinée à faciliter le travail quasi mécanique de la "reproduction". Quoi qu'il en soit, cette seconde publication d'une partie du Poème du haschisch a dû procurer à la première (complète) un certain "rebondissement" utile, tout en fournissant au volume éventuel des Paradis artificiels une réclame avantageuse.

J. H. B. Pennett et F. W. Leakey

notes

¹ Dans le prospectus joint au premier numéro paru sous le titre définitif (3 octobre 1858), il était déclaré: "Le journal LA CHRONIQUE PARISIENNE réunit dans un seul cadre tous les Courriers de Paris, toutes les Revue de Paris, toutes les Chroniques parisiennes qui se publient dans les divers journaux..." Pour l'historique sommaire du journal, voir Eugène Hatin, Bibliographie historique et critique de la presse française, Firmin Didot, 1866, p. 532; Roger Bellet, Presse et journalisme sous le Second Empire, Armand Colin ("Collection Fiosque"), [1967], p. 309; Pierre Guiral, "La Presse de 1848 à 1871", in: l'histoire générale de la presse française (publiée sous la direction de Claude Bellanger, Jacques Godechot, Pierre Guiral et Fernand Terrou), Presses universitaires de France, [1969], t. II, p. 299.

² Revue contemporaine, 30 septembre 1858, p. 281; Oeuvres complètes, Pléiade, éd. Claude Pichois, 1966, p. 355. Pour être absolument exact, il faudrait noter cette autre infidélité de l'imprimeur (ou du rédacteur) de la Chronique parisienne, par rapport au texte original: après "aucun mal grave" (premier alinéa), il a été omis une virgule....

³ Nous tenons à remercier M. Claude Pichois de ses observations précieuses sur cette question.

UNE LETTRE INÉDITE A PINCFBOURDF
(15 décembre 1859)

Dans son article sur Baudelaire et Barbey d'Aurevilly qu'a publié en 1967 le numéro spécial "Baudelaire" de la Revue d'Histoire littéraire de la France, M. Jacques Petit remarquait que si l'on pouvait lire presque toutes les lettres de Barbey à Baudelaire, seules étaient connues quelques lettres de Baudelaire à Barbey. Il indiquait que ces lettres avaient été données par Barbey à l'"Ange blanc", Mme de Bouplon, et que celle-ci les avait elle-même données à sa fille, laquelle épousa le prince Soukhovo-Kobyline. On pouvait donc croire qu'elles se trouvaient en Russie.

Je me suis donc permis d'alerter à ce sujet M. B. G. Réizov, membre correspondant de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S. et professeur à l'Université de Léninrad, dont on connaît le beau livre sur l'historiographie française au XIX^e siècle. Après de longues recherches, le Professeur Réizov m'informa qu'il n'y avait pas d'espoir de retrouver en Russie les archives Soukhovo-Kobyline. Celles-ci, eût-on pu les localiser, ne contiendraient d'ailleurs peut-être pas les lettres de Baudelaire à Barbey. La princesse Soukhovo-Kobyline est morte bien jeune, comme le prouve la dédicace d'Un prêtre marié, roman de Barbey qui parait en 1865 chez Achille Faure, éditeur à qui pense Baudelaire la même année, pour Pauvre Belgique! Voici cet envoi posthume: "Dédié à Marie-Ange Soukhovo-Kabylinn née de Bouplon ce livre qui plaisait à son âme religieuse, et que j'écrivais sous ses yeux purs, fermés hélas! avant d'en voir la fin. J. R. d'A." Mme de Bouplon est-elle rentrée en possession des lettres?

En poursuivant ses recherches, le Professeur Réizov a, comme il arrive, découvert une lettre inédite de Baudelaire à la Bibliothèque Nationale de Léninrad. Le texte en figurera dans la nouvelle Correspondance à paraître prochainement dans la "Bibliothèque de la Pléiade". Je suis heureux de le publier d'abord ici avec lui.

Cl. P.

A RENE PINCEBOURDE

15 Déc[embre 18]59.

Mon cher Pincebourde,

Je reçois ceci de Malassis:

"J'envoie directement les 820 fr. à Pincebourde,
le billet étant payable chez moi:

"Mais veillez à la chose, car partant précipitamment,
je suis obligé de confier l'escompte à mon Domestique.

"Faites donc un saut à la librairie pour vous assurer
de la parfaite arrivée des 1640 fr. en tout, et prévenez
M. Gélis, s'il y a lieu."

Je garde la lettre de Malassis parce qu'elle ne sert de
reçu vis à vis de la personne qui m'a donné les 820 pour
les transmettre à Alençon.

Malassis ne dit pas si son domestique usera du Chemin
de fer ou de la Lettre chargée. Les heures d'arrivée ne
sont pas les mêmes.

Voici ce qu'il y a à payer aujourd'hui:

un de 410 venant de Tentré	} <u>12. rue des</u>	
<u> </u> 410 venant de Gélis		} <u>Saints Pères.</u>
<u> </u> 820 venant de Gélis		

Réponse s'il vous plait.

Ch. Baudelaire.

Suscription: M. Pincebourde/ 9. Rue des Beaux-Arts/Paris.

L'existence de cette lettre (une page in-8°) était connue par
une analyse de la Revue des autographes, n° 131, novembre 1890,
pièce 17, reproduite dans la Correspondance générale publiée par
Jacques Crépet (n° 1153). Et aussi par la mention qu'en fait
Baudelaire le même jour à Poulet-Malassis, dont Pincebourde est
alors le premier commis: "Je viens d'envoyer des explications à
Pincebourde, je lui ai donné l'adresse nouvelle de la maison
Gélis, Didot et C^{ie}, 12, rue des Saints-Pères. Pincebourde ne
fait répondre simplement (il est 10 heures et demie) qu'il va
s'occuper de tout cela."

La lettre de Malassis, dont Baudelaire transcrit trois
paragraphe à Pincebourde, était, elle, tout à fait inconnue.

Nous sommes à l'un des moments les plus cruels de la
"navette". Malassis avait envoyé en septembre 1859 à Baudelaire
un billet de 820 francs qu'il lui demandait d'escompter chez le
père de Monselet, banquier. Baudelaire répond le 25: "Il ne faut
(TOUT DE SUITE) ? billets de 410 chacun. Croyez-vous donc que je
vais aller avec ce paquet de 820 chez votre Monselet qui n'a
jamais fait l'escompte et qui, dit-on, est en faillite? Malassis
envoya deux billets, que Baudelaire fit escompter par Gélis et
par Tentré. Baudelaire, quelques jours après, est en difficulté,
car Jean Morel, l'un des propriétaires de la Revue française

(laquelle a disparu durant l'été) et qui participait lui aussi à la "navette", a ébranlé la confiance qu'avait en Baudelaire la maison Didot et Gélis. Baudelaire, gêné, à tous les sens du mot, abandonna à Gélis le billet de 820 francs, qu'il aurait dû détruire mais qu'il avait conservé, selon l'aveu qu'il en fait le 13 décembre à Malassis:

[...]j'ai un cruel aveu à vous faire. A l'époque où j'ai dû laisser poursuivre Morel et être poursuivi à cause de lui, M. Gélis m'a dit: "Je ne veux pas vous poursuivre, mais dans un délai de ... donnez-moi une signature qui remplace celle de ce monsieur qui est en déconfiture." Tel a été, après une longue lutte, le sort de ce billet de 820 francs que dans ma pensée je devais payer avec Eureka.

Mais De Rode (ou Derode), le directeur de la Revue internationale, refusait de verser à Baudelaire le prix global de la traduction, n'acceptant de le payer que livraison par livraison. Malassis rassura Baudelaire, qui lui écrivit le 15 décembre: "Vous êtes un ami parfaitement généreux".

La "personne" qui avait donné 820 francs à Baudelaire pour les transmettre à Alençon était Mme Aupick, comme il appert de la correspondance de ces jours troublés.

B. G. Réizov et Cl. Pichois

A PROPOS DE QUELQUES-UNS DES VINGT-QUATRE AMIS
DE BAUDELAIRE

Ces vingt-quatre amis, ce sont ceux dont les noms figurent dans un carnet d'Asselineau auquel j'ai déjà fait allusion¹, et que MM. Claude Pichois² et W. T. Bandy³ se sont appliqués à identifier. J'inscris ici seulement quelques remarques en marge de leurs recherches.

VIVIER. — La Petite Revue mentionne deux personnages de ce nom: l'un était en 1841 membre de l'association lyonnaise du "Banquet des Intellectuels" en compagnie de Laprade et de Chenavard⁴; l'autre, "admirable musicien", joueur de cor, est le sujet d'une curieuse anecdote où il apparaît en compagnie d'un corbeau qu'il possédait, ce qui pourrait faire songer — trop facilement peut-être — à quelque lien avec Baudelaire via Edgar Poe⁵. Mais comme la plume d'Asselineau n'était pas celle d'un calligraphe, il s'en faut, on pourrait penser qu'il faut lire ici Vernier, nom qui figure plusieurs fois dans le Carnet de Baudelaire, et qu'il s'agit de Valery Vernier qui connut en 1857 quelque célébrité⁶ avec Aline, roman en vers auquel Alcide Dusolier consacre une longue étude dans Nos gens de lettres. Firmin Maillard nous apprend qu'un Vernier participait aux dîners de la Revue nouvelle avec Mendès, Banville, Glatigny, Villiers de l'Isle-Adam et d'autres⁷. Et Maxime Rude nous représente Valery Vernier en conversation avec Carolus Duran et Zacharie Astruc au Café Molière⁸.

IMBERT. — Retenant encore l'hypothèse d'une graphie peu déchiffrable, on pourrait ici songer à Gustave Isambert, mentionné par Firmin Maillard en compagnie d'Alexandre Weill⁹, et cité par Maxime Rude au nombre des habitués du Café de Madrid que fréquentait aussi Baudelaire¹⁰.

DONDEY-DUPRE. — Aurélien Scholl évoque parmi les habitués du Divan Lepeletier "le séduisant Dondey-Dupré, ex-officier de marine (à Saint-Ouen)"¹¹.

BUSSONDON. — Le professeur W. T. Bandy a proposé de reconnaître ici le docteur Aussandon. Le personnage est mal connu, et son identité même me paraît faire problème. En consignait ici quelques informations, je souhaite surtout susciter l'intervention de chercheurs mieux renseignés que moi sur ce "médecin fantaisiste"¹², dont Lassailly refusa les soins¹³, au contraire de Nerval qui couchait parfois chez lui¹⁴.

Aussandon apparaît comme une "figure" sous la plume des chroniqueurs du temps, qui demeurent cependant souvent avares de détails sur son compte. Monselet, par exemple, feint de l'avoir oublié dans sa Lorgnette littéraire, où il ne lui consacre qu'une allusion¹⁵ qui le met en relations avec Alfred Busquet. Jean Richer indique que le docteur Amédée Aussandon avait passé sa thèse en 1834, habitait 48 rue Notre-Dame-de-Lorette, et eut deux filles, Céleste et Estelle, qui devinrent danseuses¹⁶. "Petit homme trapu, carré par la base, mais musclé comme pas un"¹⁷, "avec des mains noueuses, des reins de taureau"¹⁸, Aussandon

était remarquable par sa force herculéenne. Il se battit une fois victorieusement contre un ours pour défendre son chien. C'était un habitué des soirées de Pitre-Chevalier¹⁹, mais surtout des samedis de Gavarni, en compagnie notamment de Balzac, Gautier, Ourliac, Nestor Roqueplan²⁰. Il y raconta un jour un de ses tours de force: comme un éboueur avait jugé à propos de lui lancer une pelletée d'ordures, il l'avait saisi par le fond du pantalon et balancé dans sa charrette pleine de boue. Le récit de cet exploit remplit d'admiration et d'envie "le bon Gautier" qui s'écria: "Rosser la crapule, ce doit être le suprême bonheur que nous cherchons tous", — ce qui nous ferait volontiers songer à l'exclamation du Salon de 1846: "Crosse religieusement les omoplates de l'anarchiste!" Aussandon avait des velléités de composition littéraire et pour cette raison fréquentait la brasserie des Martyrs, où il tenait des propos désabusés sur la dégénérescence de la race gauloise et l'avènement d'une "ère nouvelle: les névropathes, les déséquilibrés, les dégénérés, les buveurs d'eau, les morphinomanes et les spirités. Nous nous éteignons"²¹. Il devait s'éteindre lui-même par le suicide en 1859²².

Mais le docteur n'est pas le seul Aussandon qu'aurait pu connaître Baudelaire, car il avait un frère, ainsi qu'il ressort de ce passage d'une lettre de Gautier à Ernesta Grisi: "Aussandon a perdu son frère le médecin"²³. Enfin je note qu'un Aussandon — est-ce le frère ou un troisième personnage? — était nouvellement membre de la Société des Aquafortistes à la date de 1865²⁴.

Jean-François Delesalle

notes

¹ Bulletin baudelairien du 9 avril 1969.

² Quaderni francesi, I, Naples, 1969.

³ Bulletin baudelairien du 9 avril 1970.

⁴ La Petite Revue, 10 février 1866.

⁵ Ibid., 26 mai 1866 et 1er mai 1867.

⁶ C'est du moins ce qu'il tente d'établir lui-même dans le texte rédigé "pour servir de préface" à son recueil Les Filles de minuit (Lyon, Scheuring, 1865).

⁷ La Cité des intellectuels, p. 307. L'Index, p. 526, précise qu'il s'agit bien de V. Vernier.

⁸ Confidences d'un journaliste, p. 113.

⁹ La Cité des intellectuels, p. 307.

¹⁰ Confidences d'un journaliste, p. 212.

- ¹¹ La Foire aux artistes, p. 124.
- ¹² Ernest Feydeau, Théophile Gautier, 1874, p. 32.
- ¹³ Jules Marsau, Bohème romantique, p. 98 (coquille: Aussaudou).
- ¹⁴ Voir au t. I des Oeuvres de Nerval (Pléiade, tirage de 1960) les lettres 134 et 154.
- ¹⁵ P. 28 (coquille: Aussaudon).
- ¹⁶ Nerval, éd. citée, p. 1407.
- ¹⁷ Philibert Audebrand, Les Derniers Jours de la bohème, p. 195.
- ¹⁸ E. Feydeau, op. cit., p. 83.
- ¹⁹ A. Scholl, La Foire aux artistes, p. 59.
- ²⁰ E. Feydeau, op. cit., p. 31-32 et 83-86. Cf. Revue anecdotique, 1ère quinzaine d'octobre 1860.
- ²¹ Ph. Audebrand, op. cit., p. 196-197.
- ²² Voir, entre autres, Félix Mornand, L'Année anecdotique, 1860, p. 203-204. Le professeur W. T. Bandy me signale un article nécrologique de Paul d'Ivoi, Figaro, 7 mai 1859.
- ²³ Reproduit par J. Richer, p. 1430 de l'éd. citée de Nerval, où la lettre de Gautier est donnée comme datée du 7 mai 52. Il me paraît que ce 52 doit être corrigé en 59 (cf. d'ailleurs la date de l'article mentionné dans la note ci-dessus).
- ²⁴ Voir l'ouvrage de Mme Janine Bailly-Herzberg, L'Eau-forte de peintre au dix-neuvième siècle: la Société des Aquafortistes (1862-1867), Léonce Laget, 1972, t. I, p. 131-132 et 175.

BAUDELAIRE DEVANT LA CRITIQUE ANGLAISE
1861-1867

L'attitude de la critique anglaise envers l'oeuvre de Baudelaire a fait l'objet de plusieurs études¹. A l'exception, cependant, des divers éloges décernés par Swinburne à "son maître" (comme il l'appelait encore à cette époque)², c'est de la réputation posthume de Baudelaire que l'on s'est surtout occupé. Nous avons donc cru qu'il y aurait quelque utilité à dresser la liste détaillée des références à Baudelaire dans certains périodiques anglais, au cours des cinq ou six années précédant sa mort. Ajoutons que les passages qui, à notre connaissance, n'ont pas été déjà reproduits, sont cités in extenso³.

1. Dans la revue Bentley's Miscellany, tome XLIX, 1861, on trouve à la page 52 un article "Paris Today", vers la fin duquel le rédacteur passe en revue quelques-unes des productions récentes de la littérature française. On remarquera que, tout en rapportant tel éloge des Paradis artificiels, il ne semble pas les considérer comme appropriés à l'ensemble des lecteurs...

The only books of a light description, adapted for all classes of readers, are Madame Restaud's "Les Amours du Village"; M. Léon de Vailly's [sic] "Les Deux Filles de M. Dubreuil"; and for others M. Charles Baudelaire's [sic] "Les Paradis Artificiels", said to be a fine composition, and "Les Patenôtres d'un Surnuméraire", by Joseph de Laros, a little chef d'oeuvre of typography.

Il est difficile de croire sur cette mention que le rédacteur ait eu une connaissance exacte du livre de Baudelaire... Mais enfin il ne s'agit que de "suggestions" faites par un journaliste à ses lecteurs!

2. Dans le tome suivant de cette même revue (tome L, 1861, p. 480) se trouve un article ayant pour titre "The French Almanacks for 1862" (ce genre d'article étant une spécialité de Bentley's Miscellany). Ici le rédacteur veut indiquer aux lecteurs qui s'intéressent à ce qui se passe en France "Various minor matters and topics, which are not precisely adapted for formal or lengthy notice, and which it is nevertheless prievous to pass by altopether" (p. 480). Son aperçu de la poésie française contemporaine se termine ainsi:

The terrible book of the day is, however, M. Charles Baudelaire's "Fleurs du Mal". The titles of some of these flowers of evil will suffice to give an idea of the work: "Le Serpent qui danse et le Vampire", "La Sépulture et le Tonneau de la Haine", "Spleen, spleen, spleen", "La Danse Macabre", "La Vie [sic] des Chiffonniers".

On remarque que ce critique anonyme peut, au moins, orthographier le nom du poète. Quant aux divers "titres" qu'il déforme si hizarrement, le cinquième au moins n'est pas de sa seule invention⁴. Y aurait-il ici, de sa part, une tentative pour tourner le recueil en dérision? Plus probablement il n'aura parcouru que très hâtivement la table des matières du volume.

3. La Saturday Review nous offre également deux allusions (dont l'une cachée) à Baudelaire. Dans le numéro du 26 juillet 1862 (t. XIV, p. 116), on peut trouver, sous le titre "French Literature under the Second Empire", le compte rendu d'un ouvrage, paru en 1861, du critique William Reymond (ici orthographié "Reymoud"), Etudes sur la littérature du Second Empire français depuis le Coup d'Etat du Deux Décembre (Berlin, Charisius; London, Williams and Norgate); ajoutons que ces Etudes, comme le signale lui-même l'auteur dans son avant-propos (p. iv), s'adressent tout particulièrement à un public allemand. Le rédacteur de la Saturday Review, après avoir commenté à son tour un poème du procureur général Monpis qu'avait cité Reymond (p. 17-45), poursuit en ces termes:

M. Monpis might almost make us believe the hackneyed assertion that in France poetry is well-nigh dead. Fortunately, however, he has not yet succeeded in his attempt to outshine M. Victor Hugo, M. Baudelaire, and M. Laprade. It is by no means a dearth of poets which we have to lament at the present time, for scarcely a week passes without bringing forth a volume of odes, a tragedy, or a satire; but there are no symptoms of originality in all these productions, nothing which we can point out as decidedly new and vigorous. One borrows his ideas from M. de Lamartine's Méditations Poétiques; another gives us a clever copy of Les Feuilles d'Automne; a third, mistaking eccentricity for originality, heaps together a number of grotesque metaphors, repulsive images, and obscure expressions, forming a compound which he dignifies by the name of a poem.

Il n'est guère nécessaire de se demander qui est l'objet de ces dernières remarques insuffisamment voilées... Quant à l'allusion explicite à Baudelaire, celle-ci s'explique par le fait que Reymond lui-même consacre au poète des Fleurs du Mal plusieurs pages (115-116, 125) qui ne manquent certainement pas d'intérêt, et qui d'ailleurs ont valu au livre de figurer dans le Répertoire des écrits sur Baudelaire de W. T. Bundy (Madison, 1953, p. 161, n° 3820); paraissant à la date de 1861, ces pages doivent bien constituer une des premières critiques de la seconde édition des Fleurs du Mal qu'on ait faites à l'étranger.

4. Nous en venons maintenant au célèbre article de Swinburne, paru anonyme, sous le titre "Charles Baudelaire: Les Fleurs du Mal", au Spectator du 6 septembre 1862, p. 998-1000. Cet article, après avoir été repris dans le petit volume publié hors commerce en 1913, Les Fleurs du Mal and other studies, sera recueilli ultérieurement dans les Complete Works éditées par Edmund Gosse et Thomas Wise (Londres, 1925-1927, t. XIII, p. 417-427)⁵. On connaît aussi la lettre par laquelle Baudelaire, le 10 octobre 1863, remercie Swinburne de son article (Correspondance générale, éd. J. Crâpet, Conard, t. IV, p. 197-199). De plus, Swinburne a parlé de Baudelaire dans son discours prononcé au Royal Literary Fund Dinner, le 2 mai 1866. Dans son article sur le jeune Swinburne⁶, Floris Delattre a cité un extrait de ce discours qui, selon un biographe récent de Swinburne, n'a jamais été publié dans sa totalité⁷.

5. Un passage plus étendu, relatif à Baudelaire, se trouve dans un livre de W. M. Rossetti: Swinburne's Poems and Ballads; A Criticism (London, Hotten^R, 1866). A notre connaissance, les seuls relevés de ce volume par rapport à Baudelaire sont ceux qui figurent, respectivement, dans le Répertoire des écrits sur Baudelaire de W. T. Bandy (p. 104, n° 3935), et dans le livre de F. Hilda Dale (op. cit., p. 72). W. M. Rossetti, frère du célèbre poète et artiste de l'école préraphaélite, prend ici le parti de Swinburne contre ses critiques — y compris le "Poor and pretentious... poetaster... Robert Buchanan" (p. 7), qui plus tard rangera Baudelaire parmi les poètes de la "Fleshly School of Poetry"⁹. Après avoir parlé du rapport entre Swinburne et certains "conpeers and contemporaries" (p. 42), Rossetti en vient à signaler les quatre poètes "to whom he [Swinburne] is most closely related" (p. 43). Ce sont Victor Hugo, Landor, Shelley et Baudelaire — "ranged", comme Rossetti prend soin de le dire, "in order from the nearer to the less near" (*ibid.*). Nous donnons maintenant le texte complet relatif à Baudelaire (p. 46-47); le jugement, à sa date, ne manque certainement pas de valeur:

Baudelaire, the last of the four authors whom we have named as Mr. Swinburne's congeners, is probably almost unknown to English readers. He is the author of a volume of poems, "Les Fleurs du Mal", to which the least commendable parts of the "Poems and Ballads" seem to bear a considerable affinity: we must therefore class Baudelaire's influence upon Swinburne as a bad though an uncongenial one. The French poet is a sort of poetic Mephistopheles: if Göthe's fiend had been more human-natured and imaginative, he would have been not unlike Baudelaire, who sees the facts of the world to much the same effect as Mephistopheles, only with a poetic colouring, and expresses them in terms which are vivid and moving, instead of withering and dry. If he does not quite say, after Milton's Satan, 'Evil, be thou my good', he does at least say, 'Evil, be thou my inspiration'; and, being a man of powerful mind, and a very real poetic gift, he succeeds in ringing the changes upon this bad tocsin to some purpose. With squeamishness, whether applied to criticism of a Baudelaire, a Swinburne, or any other man of genius, we have no sympathy; but, as to approval, we must, with Newman Nogg's barber, 'draw the line somewhere', and we draw it before Baudelaire. There is good artistic warrant for such a decision. A book like the 'Fleurs du Mal' cannot be 'in good keeping' in an enlarged sense: it may be in keeping one part of it with another, but not with a complete, healthy, or true view of actualities; and being thus partial and perverse, it must of necessity also be violent.

6. La "critique" de Rossetti fut mal accueillie. Dans l'Eclectic Review (tome XI, nouvelle série, décembre 1866), on peut lire sous le titre "Mr. Swinburne: his crimes and critics" (p. 493-508), un article où le livre en question est qualifié de "contemptible" (p. 495), et où l'on voit le critique écarter en ces termes dédaigneux (p. 504) les influences indiquées par Rossetti:

We would fain dwell on Mr. Swinburne's schoolmasters, the minds which seem to have influenced his, but we cannot; nor is it worth while to notice the minor peculiarities within which, or beneath the influence of which, his genius has permitted itself to be moulded.

On sent là une allusion à Baudelaire — influence mauvaise, il va de soi, mais qui de plus ne mérite pas même qu'on la nomme directement...

7. Il reste, cependant, à la fin de ce relevé des premières références anglaises à Baudelaire, un problème que nous n'avons pu résoudre. Dans son livre sur Baudelaire, Charles Baudelaire, sa Vie et son oeuvre, portant la date de 1860, mais publié à la fin de 1868, Asselineau cite deux articles anglais qui font l'éloge de son ami. Le premier est l'article de Swinburne: "... un article du Spectator, qui contient une très-lucide et très-élogieuse appréciation des Fleurs du Mal"¹⁰. Asselineau continue en ces termes:

Tout récemment encore, le rédacteur d'une revue de Londres, examinant les dernières productions de la poésie anglaise, reconnaissait Baudelaire comme un chef d'école dont l'influence s'était fait sentir même en dehors de son pays.

Pas plus que G. T. Clapton (dans son article des Mélanges Kastner, p. 133) ou que Mme Eileen Souffrin (dans sa recherche entreprise pour Jacques Crépét et Claude Pichois¹¹), nous n'avons pu réussir à identifier cet article — article qui doit avoir paru dans une revue de Londres vers 1867, puisque c'est aux derniers mois de cette année, et aux tout premiers de 1868, que doit être rapportée, selon Jacques Crépét et Claude Pichois (Baudelaire et Asselineau, p. 28), la rédaction du livre d'Asselineau. On trouve bien, dans la Westminster Review de janvier-avril 1867 (n. s., t. XXVI, p. 450-471), un long et éloquent article sur "Mr. Swinburne's Poetry"; mais le rédacteur anonyme n'y fait aucune allusion à Baudelaire. De même, dans deux articles par Henry Alford sur "Recent Poetry", parus dans la Contemporary Review d'octobre et de décembre 1866 (t. III), il est bien question de la poésie contemporaine anglaise; mais loin d'y lire l'éloge de Baudelaire, on y rencontre celui de Robert Buchanan... On s'attendrait d'autre part à déceler, dans la correspondance de Swinburne à cette époque, quelque allusion à un article de ce genre, où aurait été loué le grand "maître" français; mais rien n'a pu être découvert. Souhaitons donc que quelque autre chercheur réussisse à dépister ce mystérieux article. En attendant, il y a peut-être quelque intérêt à noter ces diverses références à Baudelaire que nous avons pu relever dans la presse anglaise des années 1861-1867: ce sont sans doute les premières.

T. H. Parke

¹Voir notamment: G. T. Clapton, "Carlyle and some early English critics of Baudelaire", in A Miscellany of Studies in Romance Languages and Literature: presented to Léon E. Kastner, éd. Mary Williams et James A. Rothschild, Cambridge, 1932, p. 128-146; E. Wilda Dale, La Poésie française en Angleterre 1850-1890, Paris, Didier, 1954; Enid M. Starkie, From Gautier to Eliot. The Influence of France on English Literature 1851-1939, Londres, 1960. Il convient aussi de signaler les thèses de Jacob Canter, The Literary Reputation of Baudelaire in England, 1857-1937 (Ph. D., Harvard, 1940) et de Florence Sokolov, Baudelaire in English and American Criticism (M. A., Columbia, 1934); notre propos étant d'étudier l'attitude envers Baudelaire de la critique proprement anglaise, au cours de la période en question, nous avons choisi d'écartier de notre liste plusieurs références américaines que signale M. Canter, et dont la première remonte à l'année 1857. Nous tenons à remercier ici de leurs précieux conseils et renseignements M. Felix Leakey et M. W. T. Bandy.

²Voir à ce propos l'article de 1862, sur Les Fleurs du Mal (p. 0, ci-dessus), ainsi que le poème Ave atque vale (Fortnightly Review, 1er janvier 1868, et Every Saturday, 1er février 1868), et le livre sur William Blake, Hotten, 1868. Il faudrait toutefois ajouter que Swinburne restait capable, à l'occasion, de manifester une attitude moins révérencieuse envers Baudelaire; voir à ce propos Les Amours Étiques. Par Félicien Coscu (1861-1862?; texte de pure mystification, prétendu "compte rendu" du livre imaginaire d'un auteur inventé), où Swinburne, comme le signale J. Canter (op. cit., p. 28) s'amuse à parodier le style de l'auteur des Fleurs du Mal. Le texte de Félicien Coscu a été récemment reproduit par Cecil Y. Lang, New Writings by Swinburne, New York, 1964, p. 88-96; Lang (p. 220), cependant, semble croire plutôt à l'influence de Victor Hugo.

³Nous avons consulté les périodiques suivants, dont les huit premiers figurent sur la "liste de distribution" des périodiques anglais que donne Baudelaire dans sa lettre à Poulet-Malassis de février 1861 (Correspondance générale, éd. J. Crépet, t. III, p. 241): The Cornhill Magazine; The Spectator; Athenaeum; Fraser's Magazine; Blackwood's Magazine; The Westminster Review; The Edinburgh Review; The Quarterly Review; Pentley's Miscellany; The Saturday Review; The Eclectic Review; The Contemporary Review; The Home and Foreign Review; The London Quarterly; Macmillan's Magazine; Relgravia.

⁴Cf. Bibliothèque de Robert de Montesquieu (catalogue de la vente, 23-26 avril 1923), n° 115, où il est question de la copie autographe d'une "pièce intitulée La Vie des Chiffonniers, qui figure dans les Fleurs du Mal" (cité par M. Claude Pichois dans l'édition Crépet-Blin des Fleurs du Mal, Corti, 1968, p. 530).

⁵Le meilleur commentaire de cet article est celui que donne G. Jean Aubry, "Baudelaire et Swinburne", Mercure de France, 16 novembre 1917, p. 267-275.

⁶"Charles Baudelaire et le jeune A. C. Swinburne (1861-1867)", in Mélanges d'histoire littéraire générale et comparée offerts à Fernand Baldensperger, Champion, 1930, p. 200, n. 2.

⁷John A. Cassidy, Algernon Charles Swinburne, New York, Twayne, 1964, p. 75: "Precisely what he [Swinburne] said has to this day never been printed in full, though Gosse gives an account from it in his biography. This speech remains locked up in the archives of the Royal Literary Fund". Pour le texte Félicien Coscu (1861-1862?), inédit du vivant de Swinburne, où ce dernier parodie le style de Baudelaire, voir n. 2, supra.

⁸C'est le même éditeur ("a man with a somewhat shady reputation", selon Enid Starkie, op. cit., p. 47) qui en 1868 publiera le livre de Swinburne sur Blake, où il sera encore question de Baudelaire.

⁹L'article infamant de Buchanan a paru pour la première fois dans la Contemporary Review d'octobre 1871, "sauf la partie relative à Baudelaire" (comme le fait remarquer E. Hilda Dale, op. cit., p. 73, n. 1); c'est la publication en brochure, l'année suivante, qui apportera les pages sur Baudelaire.

¹⁰Baudelaire et Asselineau, éd. Jacques Crépet et Claude Pichois, Nizet, 1953, p. 98. Si Asselineau ne donne pas le nom de l'auteur de l'article, c'est sans doute parce qu'il n'a vu que l'original, anonyme, de 1862.

¹¹Baudelaire et Asselineau, loc. cit.

NOTES

REPOSE A UNE QUESTION

Le professeur W. T. Bandy demandait aux lecteurs du dernier Bulletin baudelairien s'il était possible d'assigner une origine au vers de La Prière d'un païen:

Diva! supplicem exaudi!

Je pense qu'il pourrait s'agir d'un souvenir de l'imploration de Polyphème à Galatée dans les Métamorphoses d'Ovide (XIII, 855-856):

[...] Tantum miserere precesque
Supplicis exaudi, [...]

C'est-à-dire: Aie seulement pitié de moi; prête l'oreille aux prières d'un suppliant.

Ovide était un des auteurs latins favoris de Baudelaire. Les principales indications sur ce point ont été données par Jacques Crépet et Georges Blin dans leurs commentaires afférents à Horreur sympathique et au Cygne (FM, éd. Corti).

Si maintenant je rapproche le premier quatrain de La Prière d'un païen:

Ah! ne ralentis pas tes flammes;
Réchauffe mon coeur engourdi,
Volupté, torture des âmes!
Diva! supplicem exaudi!

du dernier tercet du Sonnet cavalier publié sous la signature de Privat d'Anglemont:

Non! mais je suis le seul dont le souffle hardi,
O froide Galatée, arrive, quand je l'ose,
A réchauffer un peu votre marbre engourdi.

— faudrait-il conclure que la mention de Galatée dans le deuxième poème renforce mon hypothèse relative au premier, tandis que la ressemblance des deux vers que j'ai soulignés milite en faveur de l'attribution à Baudelaire du Sonnet cavalier?

Jean-François Delesalle

"A UNE JEUNE SALTIMBANQUE"

(Une date à corriger)

Dans le Figaro du 9 novembre 1929, nous avons publié une petite note portant le titre "Raudelaire et Privat d'Anglemont." Dans cette note, nous avons donné le texte d'un sonnet, "A une jeune saltimbanque," paru sous la signature de Privat dans la Silhouette du 28 septembre 1845 (n° 39, p. 459).

Presque toutes les éditions des oeuvres complètes de Raudelaire publiées depuis 1929 ont recueilli le sonnet sous la rubrique des poèmes attribués, mais toutes ont donné une date fautive. Voici la liste de ces éditions et les dates à corriger:

Oeuvres posthumes I (Conard, 1939), p. 422: 27 septembre 1845.

Oeuvres complètes (Pléiade, 1951), p. 1355: 27 sept. 1849.

Oeuvres complètes (Club du meilleur livre), I, 1298: 27 septembre 1845.

Oeuvres complètes (Pléiade, 1961, 1966, 1968), p. 1575: 27 septembre 1849.

Oeuvres complètes (Club français du livre, 1966), p. 1575: 27 septembre 1845.

Oeuvres complètes (La Guilde du livre, 1967), p. 1655: 27 septembre 1849.

Petits Poèmes en Prose (Corti, 1969), p. 237: 27 septembre 1849.

W. T. Bandy

LE SEUL MOYEN DE NE JAMAIS S'ENNUYER

Dans Le Courrier artistique de Louis Martinet, Asselineau tient pour quelque temps la chronique littéraire, à partir du 31 juillet 1864. On lit dans ce numéro:

Charles Baudelaire, entrant un jour chez un de ses amis, le trouva courbé sur sa table et s'escrimant de la plume: — "Je vous dérange?" lui dit-il. — Non, répond l'autre. Ah! bien oui! si vous saviez ce que je fais! — Qu'est-ce donc? — Rien: un article de journal, un misérable article. Vous comprenez bien que je ne mets pas d'importance à ces choses-là? — Vous avez tort, répond le poète; il faut mettre de l'importance à tout ce que l'on fait." Et il ajouta, en philosophe profond: "C'est le seul moyen de ne jamais s'ennuyer."

Plus loin, Asselineau mentionne Banville et Baudelaire tous deux taxés de pédantisme par bien des gens, le premier "parce qu'il se fait honneur d'écrire en vers, l'autre parce qu'il ne se passerait à aucun prix un mot mis pour un autre, et qu'il ferait vingt lieues pour éviter un lieu commun".

A verser au dossier des "Baudelaïriana" d'Asselineau.

Cl. P.

SUR ROGER MARTIN DU GARD

On sait l'admiration de l'auteur de La Porte étroite pour Baudelaire: elle a été soulignée par M. Albert Sonnenfeld dans La Table ronde, n° 232, mai 1967.

Roger Martin du Gard, qui ne rencontra Gide qu'en novembre 1913, après la publication de Jean Barois, contracta-t-il le virus baudelairien en lisant La Porte étroite? Ce n'est pourtant pas à un poème favori de Gide que fait allusion un passage de Jean Barois. Luce rend pour la dernière fois visite à Barois, qui est au plus mal: c'est la rencontre avec le rênégat, de celui qui est resté fidèle à ses convictions. Luce examine Barois d'un regard compatissant, ayant "mesuré d'assez près l'abîme, pour ne plus mépriser ceux qui ont le vertige" ("Le Livre de poche", p. 490). Il est difficile de ne pas penser au premier quatrain de Sur Le Tasse en prison.

Cl. P.

INFORMATIONS

Le 12 mai 1973, les amis, les collègues et les disciples du professeur W. T. Bandy ont célébré son soixante-dixième anniversaire, qui était aussi le cinquantième de son enseignement.

A cette occasion lui fut remise une "festschrift" intitulée Hommage à W. T. Bandy, qui constitue le troisième volume de la série des Etudes baudelairiennes publiées aux éditions de La Raconnière (Neuchâtel, Suisse; distribution pour la France, éditions Payot, 106, boulevard Saint-Germain, Paris VI^e). Ont collaboré à ces Mélanges, qu'avait bien voulu préfacier le regretté Jean Pommier, MM. Lloyd James Austin, Paul Bénichou, Victor Brombert, Robert T. Cargo, A. F. Carter, Jean-François Delesalle, Mlle Alison Fairlie, MM. Antoine Fonparro, Robert Guiette, Jean Hytier, J. Kamerbeek Jr., Albert Kies, Felix W. Leakey, James S. Patty, Pascal Pia, Claude Pichois, Arnaldo Pizzorusso, Raymond P. Poggenburg, Marcel A. Ruff et James K. Wallace.

Le même jour, le Center for Baudelaire Studies était rebaptisé en présence des autorités de l'Université Vanderbilt. Il s'appelle désormais: "W. T. Bandy Center for Baudelaire Studies" et "Centre W. T. Bandy d'études baudelairiennes".

§

Un mois plus tôt, le 11 avril 1973, le Centre d'études baudelairiennes avait organisé une table ronde sur "Le Romantisme des années 1860" pour profiter de la présence aux Etats-Unis de M. Pierre Georgel, conservateur des Musées de France et attaché au Centre National de la Recherche Scientifique, qui avait préparé à la Maison de Victor Hugo en 1972 la remarquable exposition des dessins de Hugo. Après un exposé de M. Georgel les membres du Centre, ceux du Département de français et d'italien et ceux du Département des Beaux-Arts ont pris part à la discussion. On trouvera la substance des propos de M. Georgel dans le numéro 20 de la Revue de l'Art (publié à la fin de 1973).

§

Les difficultés de "fabrication" du Bulletin baudelairien nous font un devoir de renoncer aux dates précises qu'il portait précédemment. Désormais le Bulletin sera daté de l'été et de l'hiver de chaque année. Que cela n'empêche pas nos lecteurs de célébrer dévotement les anniversaires de la naissance et de la mort de Charles Baudelaire.